

« Faites demi-tour, si possible... Faites demi-tour... »

La voix féminine, presque humaine, du GPS répète la phrase en boucle, en détachant chaque syllabe, sur un ton insistant, faussement neutre, qui devient vite stressant, d'autant que tu n'es pas en avance.

« ... si possible... »

En réalité, c'est un bug du GPS et tu ne dois pas faire demi-tour – il t'est arrivé la même chose au même endroit la semaine dernière, parce que ta destination ne figure pas dans sa base de données cartographiques.

Le Centre de rétention administrative (CRA pour les intimes) d'Oissel n'est pas indiqué comme tel par un quelconque panneau routier, ni d'ailleurs dans Google Maps : il faut savoir qu'il se trouve dans le périmètre de l'École nationale de police, qui se trouve elle-même à plusieurs kilomètres du bourg, dans la banlieue industrielle de Rouen – enfin, ce qu'il en reste. Quand on arrive, comme toi, par l'autoroute A28 et un bout de l'A13, on peut prendre la sortie 22 – Oissel – ou l'échangeur

entre l'A13 et l'A139. Dans les deux cas, il faut ensuite rejoindre la route des Essarts, et c'est là, sur le rond-point, que le GPS se plante.

La route des Essarts traverse une forêt domaniale qui te fait, immédiatement, une impression très désagréable. Elle te paraît factice et inquiétante, comme le décor d'un film d'épouvante... Tous les deux ou trois kilomètres, une aire de stationnement permet de garer sa voiture pour aller s'y promener. Ce que font, malgré le temps pourri et le crachin persistant, quelques retraités vêtus qui d'une dou-doune bleu pétrole ou orange sanguine, qui d'un manteau en patchwork jaune et vert – un manteau *outdoor* un peu baba cool qui te plaisait et que tu as failli t'acheter, chez Decathlon, avant de remarquer que les femmes qui portent ce modèle de manteau ont toutes le même profil : la soixantaine, randonnent dans des forêts périurbaines, participent aux rituelles manifestations des centrales syndicales pour la défense des services publics et du pouvoir d'achat, assistent à des conférences gesticulées sur le réchauffement climatique.

Comme toi.

Mais tu ne veux pas, absolument pas, pour rien au monde, leur ressembler. De toutes tes forces, tu refuses de ressembler à ces sexagénaires en manteau baba cool à carreaux jaunes et verts qui manifestent en faveur de l'école et de l'hôpital et qui vont voir des films japonais dans des cinémas d'art et d'essai.

Tu refuses d'appartenir à ta tranche d'âge, à ta classe sociale, à ta catégorie socioculturelle (lectrice de *Télérama* et d'Elena Ferrante, toi aussi tu as adoré *Senses* de Hamaguchi).

À la place tu as acheté chez Kilo Shop un manteau de seconde main en fausse fourrure (100 % polyester selon l'étiquette), rose saumon, à la mode dans les années soixante-dix. Tu as vu à la télé un film où Mireille Darc en portait un, presque identique. Ou peut-être Brigitte Bardot. Une actrice de ces années-là. John Lennon aussi, te semble-t-il... Le concert sur le toit d'un immeuble, à Londres... Bref. Toute une génération, la tienne. Dont tu ne veux plus faire partie, maintenant que tous ceux qui ont survécu ont soixante, soixante-dix ans et plus – il faudrait mourir jeune, comme Jim Morrison, Jimi Hendrix, etc. Ne pas devenir sexagénaire, ne pas ressembler à ces dynamiques institutrices à la retraite, aux cheveux courts et blancs, qui partent en randonnée dans des forêts domaniales qui n'ont de forêt que le nom. D'où le manteau d'occasion rose saumon. Un manteau qui t'a quand même coûté cent euros.

Et toi aussi, quoi que tu en dises, tu es désormais à la retraite. C'est-à-dire hors circuit.

Pour tout un tas de choses, tu es désormais hors circuit : travail, famille, sexe... Tout ce qui était censé donner du sens à ta vie, pendant quarante ans, s'est dissipé, volatilisé au fil du temps – mari,

enfants, boulot, fringues et voyages, vie sexuelle et/ou amoureuse (une notion bien surfaite, quand on y pense)...

Partir en vacances à La Réunion ou à Marrakech donnait du sens à ta vie. Faire l'amour le dimanche matin donnait du sens à ta vie. Si ça ne donnait pas du sens à ta vie, en tout cas ça la pimentait, ça la rendait plus intéressante, plus savoureuse. Même si *savoureuse* n'est décidément pas le mot le plus approprié... Aller au cinéma dans une salle d'art et d'essai et ensuite au salon de thé pour discuter du film donnait du sens à ta vie. Aussi drôle, ou futile, ou dérisoire, que ça puisse paraître aujourd'hui. Les romans que tu lisais, les boucles d'oreilles que tu t'offrais, la montre Tissot pour ton anniversaire, cette montre que tu as tant désirée et que tu ne portes plus jamais. La psychothérapie, quand tu as divorcé. L'achat sur plan de ton appartement trois pièces avec loggia. L'adoption de Gribouille par Gaspard, qui t'a bien sûr laissé le soin de t'en occuper quand il est parti. Tout cela avait du sens et de la valeur, en tout cas cela donnait à ta vie une forme de justification. Mais plus maintenant. Beaucoup moins, en tout cas.

C'est encore Gribouille qui donne le plus de justification à ta vie, parce qu'il a besoin qu'on le nourrisse et qu'on le grattouille. Sinon, qu'est-ce qui justifie ta présence sur terre ? Franchement ?

Un poids lourd te klaxonne et te dépasse à toute allure en projetant un paquet de gouttelettes

boueuses qui vient s'abattre sur ton pare-brise et que les essuie-glaces peinent à nettoyer. Du coup, tu redoubles d'attention pour ne pas louper le panneau de petite taille qui indique, sur la droite, l'École de police. Tu t'engages à faible vitesse sur un long chemin asphalté, plein de nids-de-poule et de lézardes, qui mène à ce qui pourrait être, vu de loin, une base militaire ou un site sensible. Check-point à barrières blanches et rouges, clôture métallique, caméras de vidéosurveillance, antennes hertziennes. Un gros truc. Sur la droite, un parking aussi vaste que celui d'un hypermarché est rempli de voitures de moyenne gamme, de celles qu'on voit sur les parkings des hypermarchés.

Tout ici est gris : le ciel détrempé, les arbustes plantés de part et d'autre du chemin, le parking, les voitures, dont certaines ne passeraient peut-être pas le contrôle technique, les bâtiments dont on voit au premier coup d'œil qu'ils sont vétustes et mal entretenus. Une impression de désolation se dégage de ce lieu et le crachin qui bouche l'horizon n'arrange pas les choses. Bâtiments bas, grands espaces plats et vides. Un drapeau tricolore pendouille au sommet d'un mât. La policière de garde, dans sa guérite, t'observe depuis qu'elle t'a vue te garer. C'est une jeune femme pas très grande, un peu ronde. Tu es peut-être la première personne qu'elle voit se pointer depuis des heures. Elle t'attend de pied ferme.

À l'accueil, trois policiers te reçoivent : deux hommes et une femme. Tu reconnais, derrière le comptoir, les deux hommes, qui étaient déjà présents la semaine dernière et qui, c'est probable, te reconnaissent aussi. L'un est blanc, en polo à manches courtes, assis dans un fauteuil en skaï devant un écran ; c'est un type massif, manifestement en surpoids. L'autre est noir, tu dirais antillais (en tout cas, il ressemble à un de tes anciens collègues martiniquais), fine moustache, aussi long et mince que l'autre est trapu et gras. Il porte un blouson bleu marine à moitié dézippé ; un gros pistolet est attaché à sa ceinture. Il te demande une pièce d'identité, que tu lui tends. Te demande de déposer ton sac, de vider tes poches (clé de la voiture, jeton de caddie...), de passer sous le portique de détection, comme dans un aéroport ou un musée. La femme, maussade et rêveuse, reste en retrait au fond du local, accoudée à une armoire métallique. Elle est la seule des trois à porter un couvre-chef, une casquette d'où s'échappe une queue-de-cheval châtain-blond.

Tous trois paraissent profondément ennuyés

par ta présence. C'est la policière de garde qui, depuis sa guérite, les a prévenus de ton arrivée ; tu imagines qu'en temps normal, il n'y a personne à l'accueil. Pour accueillir qui ?

D'après ce qu'on t'a dit, les visites aux détenus, ou plutôt aux *retenus*, pour employer le terme officiel, sont assez rares. Et même rarissimes.

Le policier en surpoids tourne et retourne ta carte d'identité entre ses doigts boudinés, tout en consultant son écran d'un œil blasé. Il a une figure et une carrure de déménageur ou de videur de discothèque – en tout cas, il correspond aux stéréotypes plutôt péjoratifs associés à ces deux professions. Ses collègues ne disent rien. L'Antillais vient prendre appui d'un coude sur le dossier du fauteuil et se penche à son tour sur l'écran, les yeux plissés, comme s'il cherchait lui aussi une information qui les aiderait à comprendre ce que tu fais là. Il est clair que tu les emmerdes. La policière, au fond, frotte la semelle de sa chaussure sur le sol, comme pour en détacher de la boue ou des gravillons. Tu ne te souviens pas si elle était là la dernière fois.

Un calendrier publicitaire rouge et noir d'une entreprise locale de maçonnerie est accroché au mur, un peu de travers. Tout te semble caricatural, dans cette pièce : les fonctionnaires fatigués, le décor défraîchi, l'ordinateur mastoc et vieillot, jusqu'à la lumière qui pénètre par une fenêtre en PVC

– grise, pleine de reflets, comme de l’eau stagnante dans un aquarium.

– Désolé, marmonne le policier blanc à mi-voix, comme s’il se parlait à lui-même. Ça ne va pas être possible.

Il jette un rapide coup d’œil à l’horloge, sur le mur, et ajoute, sur un ton où tu décèles de la mauvaise foi :

– C’est trop tard. Les visites finissent à 17 heures.

L’horloge digitale, pile en face de toi, indique 15h 55.

Le policier repose ta carte d’identité sur le comptoir et conclut, comme s’il se rappelait que tu es déjà venue et qu’il peut économiser sa salive :

– Vous savez comment ça se passe. Vous connaissez les horaires.

Tu restes un instant bouche bée, stupéfaite.

– Justement, bredouilles-tu... Je veux dire...

Tu veux dire qu’il n’est *que* 4 heures moins cinq, mais tu ne le dis pas puisqu’à l’évidence il le sait aussi bien que toi.

– Il n’est que 4 heures moins cinq...

Les deux hommes se regardent d’une manière qui trahit une profonde lassitude et, désormais, une certaine dose d’agacement. Leur collègue s’approche – c’est une femme d’une quarantaine d’années, pas maquillée, pas du tout souriante. Le visage marqué d’une nana qui n’a pas eu une vie facile (mari violent, mère malade ou fils handicapé,

alcoolisme peut-être, fins de mois difficiles, tout est écrit sur son visage...) et qui ne s'en laissera pas conter.

– Madame, on vient de vous le dire, ce n'est pas possible ! lance-t-elle sûre de son fait, sans même élever la voix. Ce n'est pas nous qui gérons le CRA.

Son collègue antillais approuve de la tête. Elle te rend ta carte d'identité, pousse ton sac à main d'un geste résolu de l'autre côté du portique de sécurité. Le message est clair : Casse-toi !

Tu inspires profondément par les narines.

– S'il vous plaît, plaides-tu. Est-ce que je pourrais la voir ?

Elle te regarde d'une façon très frontale et tu as l'impression que pendant une seconde ou deux elle hésite à t'envoyer chier pour de bon. Elle pourrait, d'autant qu'il n'y a aucun témoin.

Tu reposes ta carte d'identité sur le comptoir, humblement.

– S'il vous plaît, répètes-tu.

Tu as l'impression de jouer dans un téléfilm à petit budget un rôle très secondaire, à peine plus qu'un rôle de figurante, dont le scénariste ne s'est même pas donné le mal d'écrire les dialogues, parce que personne ne les entendra.

La policière continue de te regarder très frontalement, mais sans animosité. Elle n'a peut-être pas quarante ans, après tout. Peut-être trente-cinq, trente-six.

Tes lèvres remuent, mais les mots ne sortent pas de ta bouche. Tes yeux deviennent humides, presque liquides. Tu voudrais taper du poing sur ce comptoir, les insulter. Mais non, surtout pas. Tu penses : rester digne. Ne pas perdre ton sang-froid, ne pas pleurer devant eux.

– S’il vous plaît.

Les trois policiers se concertent du regard. L’Antillais tourne sa langue dans sa bouche, d’une joue à l’autre. Le policier blanc en surpoids décroche le téléphone fixe, il dit : « C’est Jean-Michel, à l’accueil » et tu l’entends demander à son interlocuteur s’il est possible de rendre visite à « Mme Traoré, prénom : Aminata ».

Jean-Michel repose le combiné. On a dû lui demander de patienter. La policière soulève ta carte d’identité par un coin, l’examine attentivement, puis te regarde.

– Vous êtes déjà venue ?

Manifestement, elle connaît la réponse.

– Oui.

– Dans ce cas, vous savez qu’il faut se présenter au moins une demi-heure avant la visite, le temps de l’organiser. C’est un minimum.

– Je sais.

Tu pourrais lui expliquer que tu as fait trois cents kilomètres et trois heures de route pour te rendre au CRA, que de toute façon il n’est même pas 16 heures... À quoi bon ? Elle s’en fout et en plus

ce n'est pas son boulot, le Centre de rétention est une entité distincte de l'École de police. D'ailleurs tout ceci est absurde et chacun, toi la première, en est bien conscient.

Les secondes, les minutes s'écoulent, s'étirent, s'engluent dans une espèce de mélasse temporelle. Tout semble figé : les trois policiers, leur local décati, toi dans ton manteau hippie chic soudain trop chaud, et dans lequel tu te sens ridicule.

Le téléphone sonne. Jean-Michel (un prénom, penses-tu bizarrement, qui ne lui va pas très bien) approche le combiné de son oreille, sans toutefois l'appuyer. La communication est très brève. Il hoche la tête, marmonne quelques paroles indistinctes. Il raccroche et te regarde. L'espace d'un instant, tu crois déceler une étincelle dans ses yeux, comme le signal faible d'une émotion, mais tu ne saurais deviner laquelle.

– On viendra vous chercher d'ici une demi-heure.

Du menton, il indique un local attenant pas très reluisant, doté de sièges en métal fixés au sol et d'un distributeur de boissons froides et de snacks : la salle d'attente.

Un pictogramme informe de la présence de toilettes publiques, pour hommes et pour femmes. La semaine dernière, celles des femmes étaient relativement propres. Tu pousses la porte en espérant qu'elles le seront aujourd'hui encore.

Tu as vu pire.